

Lubomir Levtshev

Poèmes

présentés et traduits du bulgare par Kris Vassilev

L'art poétique de Levtshev

Lubomir Levtshev, poète, romancier, polémiste, est né en 1935 à Troyan, Bulgarie. Il vit et travaille à Sofia. Depuis presque un demi-siècle, son œuvre occupe une place de premier plan en Bulgarie. Appartenant aux écrivains de « la génération d'avril », à qui incombait la tâche d'« associer l'art à la réalité sociale », Levtshev a occupé des postes clés dans la vie socio-culturelle du pays. Il a été rédacteur en chef du journal *Front Littéraire* et président de l'Union des Écrivains Bulgares de 1979 à 1989. Il a travaillé comme éditeur à la rédaction d'*Orpheus*, revue bulgare de littérature et d'art. Il s'est vu décerner de nombreux prix littéraires, en Bulgarie ou dans d'autres pays.

Levtshev a publié plus de cinquante recueils de poésie, d'essais critiques et de romans, dont la plupart ont été traduits en plusieurs langues. Deux livres de poèmes sont disponibles en traduction française : *Le Chevalier, la mort et le diable* (1975) et *Lapidarium* (1977).

Au-delà et autres poèmes (1994), *Écroulement céleste* (1996), *Anneau et autres préparations* (1999) sont ses recueils de poésie les plus récents.

Les poèmes présentés ci-dessous sont tous tirés du livre *Anneau et autres préparations*.

« La poésie contient en elle-même tout ce que l'on peut en dire », écrit Levtshev dans *L'Art poétique*, ouvrage qui, publié en 1986, a connu un remarquable succès et a été réédité en 2003. Conçu dans le cadre d'une série de conférences données devant les étudiants en philologie bulgare de l'Université de Sofia, cet ouvrage a été écrit pour être « parlé », c'est-à-dire afin de susciter le dialogue. Pour Levtshev – se référant à Paul Valéry – ce n'est pas parce qu'on a appris à écrire de la poésie que l'on peut enseigner l'art poétique.

L'originalité de ce texte tient surtout au fait que le poète se substitue ici à l'universitaire. Contre la terminologie académique, contre certains postulats conventionnels, la définition que propose Levtshev de la poésie est fondée sur l'amour. L'amour de la langue, certes, mais aussi l'amour comme principe immanent du poème : « je pense qu'écrire des poèmes revient à réunir des mots qui s'aiment », dit Levtshev. André Breton ne parlait-il pas de la poésie comme d'un espace privilégié du langage où « les mots font l'amour » ?

Levtshev formule trois lois principales. D'abord la « loi de la pulsation », qui vaut tout particulièrement dans sa pratique, depuis les années 60, du vers libre. Puis la loi de la brièveté, avec le « dogme horizontal » de la métrique et la « norme verticale » du laconisme. Enfin la « loi de la concentration » ou de la puissance métaphorique. Pour Levtshev, la première loi rapproche la poésie de la musique et la troisième la rend voisine de la peinture.

À côté de ces formules généralisantes, Levtshev s'attache aux spécificités des poésies nationales. D'où son intérêt pour l'héritage folklorique bulgare, dont il cherche à déplacer la polyphonie, la tonalité originale et la mesure syncopée dans la structure rythmique de ses poèmes.

Sans doute Levtshev croit-il à la puissance transformatrice du langage poétique, et à sa capacité de rendre plus harmonieux les rapports entre les hommes. Il reste que ses derniers poèmes parlent de la solitude de l'être abandonné à lui-même au cœur même de l'inflation des relations humaines :

*L'homme est né avant l'aube
emmailloté dans un journal
et abandonné
devant quelque magasin de luxe [...]
Que ne vous en réjouissez-vous ?*

VIOLE DE PRINTEMPS

À verse a plu une printanière éveilleuse.
(Oh, mon Dieu, un mot nouveau vient de germer !)
Elle tourna à la neige. Un orage s'abattit.
Une énorme marée océanique ramena
en arrière le cours du fleuve.
Mais non pas le temps.
Les cyclamens
et les jonquilles en réchappèrent.
Mais à l'arbre de la vie furent arrachées
de majestueuses ramifications.

Maintenant je me tiens sur un éclat de soleil
et je regarde.
Simplement je regarde.
Dans le parc – cimetière
des premiers immigrés,
une bouteille pas toute bue brille.
Et au port est arrivé un navire sans fenêtres.
Il me rappelle quelque chose. A un cercueil il ressemble !
Passe un oiseau inconnu.
D'une voix antédiluvienne, il appelle l'avenir.
À moins que ce soit ses ailes de bois qui grinent.

Et j'écoute.
Simplement j'écoute.
Et j'aime les choses simples.
Car plus elles sont élémentaires,
plus elles m'apparaissent universelles.
Or l'univers est constitué d'éléments simples.
Et seuls nous sommes constitués de synthèses,
de formules, de régularités et d'une mortalité.

LE PONT DE L'ESTUAIRE

Du bateau invisible
au port descend le crépuscule –
seul et sous une cape de solitude.
Je suis le crépuscule.
Je suis l'ombre sous tes paupières,
Laisse-moi t'embrasser.
Échevèle la démence.
Démolit le mur lunaire.
Je veux de mes lèvres toucher l'estuaire.
Je veux sentir le pont. Sentir
la coupante rêne d'acier dont brider
les éléments.
Les souvenirs aussi sont éléments.
Entre toi et moi brille le pont.
Entre toi et le crépuscule...
un lien secret.

Du lointain afflue une fluviale parole
– Le temps m'a choisi pour le représenter
dans le prétendu monde visible,
affirme le fleuve.
– Le pont est plus faible que moi, car il ne coule pas.
Je coule –
Vous vous écoutez...
Et le bateau invisible, chargé
d'autres pensées, fend
à rebours le cours du fleuve
vers l'amont.

C'est la pleine lune.
Je n'ai pas envie de dormir.

APPARITION
Au bord de Salmon river

Le coucher du soleil avait branché son röntgen et examinait
les poumons et l'essence du monde.
C'est alors qu'un instant m'apparut l'ange.
Il traversait la rivière.
Avançait pas à pas sur les pierres.
Or il avait des ailes.

Peut-être l'avait-on envoyé
pour nous expliquer en son
langage symbolique
pourquoi nous aussi traversons la vie,
en dansant sur des pierres, des moraines
ou peut-être des ruines.
Des rapides grondent.
Submergent les pieds nus.
Glissant est le savoir sur lequel
nous posons nos pas. Mais il y a
et au-dessus de nos épaules et plus haut encore
quelque chose d'opaque et de déployé,
qui nous soutient.

L'UNIVERS EST UN AUTEUR ANONYME

Le peintre chinois dont il est question
pour certaines raisons, de nous inconnues,
s'est transformé en tableau de peintre
chinois.
De lui on ne sait rien d'autre.

Nous avons nos trois noms propres,
un numéro d'immatriculation, une puce d'identification, etc.
Mais notre âme demeure impénétrable.

Alors que lui – sans nom, nous montre
seulement une âme ouverte et claire.

Nous contemplons le tableau...
Alors que lui
à travers les minces judas des portes célestes
avec calme et attention nous étudie.

Le peintre chinois, à le voir
de près, est étonnamment contemporain.
Il brise les lignes visibles
et les remplace par de secrets rapports.
Des choses il fait des signes,
et de nous – des significations.

Mais à le voir de loin,
le peintre chinois
aide mon âme
à se libérer du temps...
Et, déjà, qu'importe
la dynastie qui me gouverne.

Le peintre chinois m'a appris
à placer l'idée principale dans un coin,
et non au milieu de l'œuvre.
Car si l'on considère l'éternel, un tout infini,
là l'espace vide est central.
Et pourtant, le petit bonhomme – c'est-à-dire nous,
qui nous tenons en bas contre la cataracte,
nous l'assourdissons de notre silence.

Ne signe pas! –
dit le petit bonhomme. –
Ça ne rime à rien.
L'univers est un auteur anonyme.

JARDIN INTÉRIEUR

Le ressac a délié les barques.
Le vin a délié les langues.
Mais toi seul,
Baron Arthur Haulot –
poète et dieu des fourmis,
tu me réponds :
– Pas de réponse humaine
aux questions humaines.

Le dragonnier – la plante
anthropomorphe, soulève
d'un bras de garçon le plateau lunaire
au-dessus de nos chapeaux étrangers
et de nos âmes charmées.

Et l'océan séduit avec des fantômes –
les rouges nuages verticaux.
Ce sont les colonnes d'Hercule.
Par delà est la fin du monde.

Une vague baigne mes pieds.
Et je m'apaise illuminé.
Je comprends les mots du vent.
Le jardin est au-dedans de moi.

Et je vois le nombre de ceux qui, accueillants,
se soucient de l'ère imminente.
Et combien peu sont ceux qui raccompagnent !...
Et se termine la Cène.

ANNEAU DE TERRE

La haine et l'amour se poursuivent en cercle –
comme un serpent
qui veut avaler sa queue –
dirait le Serpent
s'il n'était le symbole de l'infini,
l'axe du mystère...

Mais mon signe est autre.

Terre est le nom de mon amour.
Et de ma haine –
également.
J'aime l'odeur de terre forestière.
J'aime la fumante prière des sillons
où se posent des oiseaux.

Mais je ne peux supporter
espaces clos –
abris,
tunnels,
grottes,
prisons, catacombes, sépulcres ...
Même le souterrain de l'âme me rend fou.

Ne m'enfouissez pas dans la terre !

Je voudrais qu'un des bêcheurs du crépuscule
casse avec sa pioche lunaire cette dalle
et trouve ma requête
(l'anneau nuptial, perdu
dans le jardin des retours cycliques).
Et qu'il la trouve réalisable.

Jetez-moi dans un âtre taciturne !

Comme je jetais et brûlais
mes dangereux manuscrits.

Que le feu soit !

Et que chacun s'en retourne d'où il est venu.
Et que se mêle ma cendre
à la boue impie,
attendant un créateur...
Si c'est ce qu'il faut au Serpent,
pour que se referme l'anneau de terre.

Où m'amenez-vous, mots déments ?
Ancres sans bateaux,
pourquoi vous signez-vous ?

La ville des baleiniers s'est apaisée.
Des nuages vespéraux et nuptiaux, et d'autres
passent,
comme si on les choisissait et achetait.

Quelle est cette foire céleste ?
Quelle est cette transe dans laquelle je tombe ?

(avec la collaboration de Claude Mouchard)